

## Une apparition furtive de la langue basque dans le théâtre français du XVIIe siècle:

### *Le Poète Basque de Raymond Poisson (1668).*

Avant le temps du théâtre français classique, les langues régionales et la langue basque en particulier, avaient déjà eu leur place en littérature de langue française dans quelques circonstances précises. L'exemple le plus fameux en France est celui de Rabelais, introduisant du basque, sans en donner la traduction française, dans une brève phrase des "Propos de bien ivres" ("Lagona edatera: Camarade à boire!") (1) et surtout dans la présentation multilingue de Panurge à Pantagruel, texte qui pose quelques problèmes de compréhension (2), ce qui est aussi le cas du texte de Poisson. Les savants du XVIe siècle, comme le célèbre Scaliger en France (3), davantage en Espagne (Garibay et autres) (4), avaient essayé de décrire la langue basque, considérée comme une des "langues mères" d'Europe, d'une manière généralement insuffisante ou incorrecte comme le montrera Oyhénart, en latin, dans sa *Notitia utriusque Vasconiaë...* et les chapitres de connaisseur consacrés à la langue basque dans ses deux éditions parisiennes de 1637 et 1656. Le livre imprimé en langue basque lui-même était déjà connu par le recueil de poésies religieuses et profanes des *Primitiaë...* de Dechepare (Bordeaux 1545), la traduction du *Nouveau testament* et autres textes religieux par le protestant Lissarrague (La Rochelle 1571), signalée par Montaigne dans les *Essais* avec quelque méfiance (5), et plusieurs ouvrages et textes religieux, prose et vers, au début du XVIIe siècle, à quoi s'ajoutaient les *Proverbes et Poésies* d'Oyhénart lui-même (Paris 1657). On sait qu'il y avait aussi du théâtre en langue basque à cette époque, "pastorales" ou "tragédies" (6), en Pays basque, mais sans que les textes en aient été conservés. On peut citer enfin deux petits recueils en langues diverses où le basque apparaît: en 1553 à Pau avait paru un recueil de *Poesies en diverses langues sur la naissance de Henry de Bourbon...* etc., le futur Henri IV, comportant un sizain en basque publié et commenté par les soins du Professeur Jean Haritschelhar (7), et à Rome en 1638 la cour pontificale avait fait imprimer un *Monumentum Romanum Nicolao Claudio Fabricio Perescio...* etc., en hommage à l'humaniste et juriste aixois Nicolas Fabri de Peyresc contenant un quintil basque intitulé "Elogium cantabricum" (8).

"Basque" ou "Bourguignon" etc., à part les surnoms de quelques valets de comédie, il peut arriver que des langues régionales prennent quelque place dans le théâtre comique français d'époque classique, mais tout à fait rare que ce soit du basque, comme dans l'exemple peut-être unique de la petite comédie satirique *Le Poète Basque* de Raymond Poisson (9), contemporain de Molière. Le poète en question, poète dramatique et comique, puisque c'est le théâtre dans le théâtre qui fait le spectacle ici aussi, est évidemment l'objet de la satire, mais comme poète de langue française, qu'il manie du reste aussi bien que comme n'importe quel poète "parisien" du temps, sans la moindre trace de régionalisme, à la différence du baron "gascon" qui fait partie des personnages avec la troupe des comédiens. Pour faire montre de son "génie" dramatique, il se présente comme auteur de "treize pièces" et commence à déclamer sa "Seigneuresse ou Dame de Biscaye" à la scène IX, pièce qui demande dit-il "Treize vaisseaux de guerre" et "vingt Pucelles de seize à dix-sept-ans", plus difficiles à trouver que les vaisseaux dans le commentaire burlesque qu'en font les assistants: "on n'en trouvera pas" dit le Baron (10). Les premiers titres des "treize pièces" qu'il dit avoir ainsi composées sont *La Création du Monde* ("le sujet est grand" commente le Baron), *L'Arche de Noé* (où il a fait parler dit-il, bien avant le coq de Rostand, geais, pies, perroquets, singes, et chanter merles, rossignols et linottes pour tenir lieu des violons habituels) (11). Puis il fait jouer une petite pochade

burlesque en octosyllabes, à trois personnages joués par deux acteurs qui changent "de face" selon les besoins : le poète lui-même et son valet Godenesche, apprenti poète lui-même, auteur du sonnet de *La boutique* dont il a récité au poète le premier quatrain, ce qui n'est pas sans rappeler d'autres situations du théâtre comique contemporain. C'est "LA MEGERE AMOUREUSE ou Le blondin glacé près de la Vieille en feu", dont les deux actes brefs (trop, au dire des assistants) mènent aux dernières répliques et au fiasco du Poète et de son interprète Godenesche voué par les comédiens aux "petites maisons" (12).

"Le Poète" apparaît pour la première fois à la scène IV et se présente au "Baron", baron de "Calazious, gascon" et "provincial" venu se divertir dans le monde du théâtre parisien et faire la cour à la comédienne "Melle de Beauchasteau": "J'ai pensé Diou me damne, enfoncer votre porte / Ma chere, eh vien? ...". La scène s'ouvre sur un bref dialogue en basque entre lui et ses acolytes "Bidache" et "Godenesche", à quoi le baron, dans son français "gascon" (le fameux "vivere" et "bibere"), ressort comique bien connu, réagit d'ailleurs vivement:

"Comment! ils parlent Vasque (...)"

1. F. Rabelais, *Gargantua*, chapitre 5, *Les propos de bien yvres*.

2. F. Rabelais, *Pantagruel*, 2ème livre, chapitre 9. Le basque est la 5ème langue qu'utilise Panurge.

3. Jules-Joseph Scaliger, humaniste et érudit, chronologiste, historien, philologue (Agen 1540, Leyde 1609).

4. Esteban de Garibay, historien et parémiologue, historiographe des rois d'Espagne (Mondragón, 1533-1599).

5. M. de Montaigne, *Essais*, livre I chapitre LVI, *Des prières*: "Sçavons-nous bien qu'en Basque et en Bretagne, il y ayt des Juges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue?" Le mot "Basque" dans le texte désigne selon l'ancienne tradition le pays, comme "Bretagne", et non la langue.

6. Voir J.-B. Orpustan, *Précis d'histoire littéraire basque (1545-1950)*, Izpegi, Saint-Etienne-de Baïgorry, 2006, chap. III, 7 ("Le théâtre: premiers essais dramatiques et premiers manuscrits de pastorales").

7. *Poesie en diverses langues sur la naissance de Henry de Bourbon Prince tresheureus, ne au chasteau de Pau au mois de desembre 1533*, Toulouse 1554. J. Haritschelhar, "Une poésie basque du milieu du XVIe siècle (1554) célébrant la naissance de Henri III de Navarre (le futur Henri IV)", *Iker*, n° 2, 1983, p. 259-274.

8. L. Michelena, *Textos arcaicos vascos*, Saint-Sébastien 1990, p. 131.

9. Publié dans *Les Œuvres de Mr Poisson*, Paris, J. Ribou, 1679.

10. *Le Poète Basque*, éd. cit. p. 220.

11. *Ibid.*, p. 218.

12. *Ibid.*, p. 232.

### 1. Le texte basque et sa traduction partielle.

Bidache et Godenesche ont eu maille à partir avec le portier du théâtre et le second s'est fait rosser. Le texte basque seul, qui n'est pas versifié comme l'est le reste de la comédie, est imprimé en italiques. On a mis en gras la seconde partie du dialogue traduite en français par le poète, pour satisfaire le Baron gascon, avec un mensonge sur le sens des premières répliques non traduites, et la traduction correspondante:

"SCENE IV.

LE POETE, BIDACHE, GODENESCHE, LE BARON.

Le poete:

*Bidache, ago qui belean.*

Bidache:

*Non best i tu co naïs.*

Le Poete:

*Choco Batean carsadi.*

Bidache:

*Ah arrata besa la nouté, eta estaqui equité couai.*

Godenesche:

***Broutala, da bortal caina.***

Le poete:

***Erran dereau cerbait gavea.***

Godenesche:

***Eleina emenderaut biga edo hirour on soufflet.***

***Eta son bait ostico.***

Le baron:

Comment! ils parlent Vasque: Ah le plaisant Auteur!  
S'ils ne parlent François je suis leur serbiteur.

Le poete:

Il vouloit m'insulter.

Le baron:

Ah! j'entends.

Le poete:

Et sans cause.

Godenesche:

**C'est un brutal Portier.**

Le poete:

**T'a-t'il dit quelque chose?**

Godenesche:

**Non, mais il m'a donné deux ou trois bons soufflets,  
Et quelques coups de pieds, il a des pistolets (etc.)."**

## 2. Restitution du texte basque et traduction complète.

Soit mauvaise lecture du manuscrit par l'imprimeur, peu habitué à une langue aussi radicalement différente des langues européennes et sans correcteur (à la différence des imprimeurs d'Oyhénart et autres), soit incorrection du texte fourni évidemment par quelque basquisant parisien, le texte basque est abondamment cacographié. Il convient donc d'abord de le restituer dans la mesure du possible, phrase par phrase, dans la graphie habituelle des textes basques de ce temps-là, puis entre parenthèses en graphie basque moderne. Les cacographies portent sur les lettres et sur la séparation en mots et syllabes, sans compter quelques difficultés dans le texte même.

*Bidache, ago quibelean*: Bidache ago guibelean (gibelean), "Bidache, reste en arrière". L'imprimeur a mis *q* au lieu de *g* comme plus loin dans *equité* pour *eguite*, probablement parce que dans des manuscrits du temps les lettres *g* et *q* sont très mal différenciées (exemples du manuscrit des lettres basques de la dame d'Urtubie en 1598).

*Non best i tu co naïs*: Non bestituco (beztituko) nais (naiz), "Où me vêtirai-je". Le participe futur *bestituco* suffixé (-ko) sur l'emprunt roman "vestir" est coupé en quatre morceaux. La transcription des sifflantes basques a été l'une des difficultés habituelles des graphies en français, le basque ayant réservé *s* à la dorso-alvéolaire (proche d'un "je" français assourdi ou "non voisé"), et *z* au phonème apico-alvéolaire du français écrit *s*, *ss* ou *ç*. Bidache doit sans doute s'habiller en danseur pour paraître dans le ballet de *La mégère amoureuse*.

*Choco batean carsadi*: Choko batean yarsadi (Xoko batean jarz adi), "Mets-toi dans un coin". Il semble ici que le texte a été pris sur l'oral ou très mal copié: le "yod"

de *jarr* (asseoir, mettre) a pu être entendu comme une occlusive *c*. Il serait en effet étonnant que ce soit la même sifflante dorso-alvéolaire *s* de *sarr* (entrer) qui ait été représentée par un *c* sans cédille. Avec cédille *ç* était une graphie ancienne habituelle en français du *z* basque signalé plus haut, qu'on retrouve dans *-sadi*. La liaison de l'auxiliaire *adi* au radical-participe *jarr* ou *sarr* est assez habituelle dans les textes anciens, mais la difficulté est le *-s-* intermédiaire qui est irrégulier, même si c'est quelque particularité dialectale, dont le basque ne manque pas, ou une façon de parler particulière, résidu peut-être du suffixe *-tze* du nom verbal *jartzze* ou *sartzze*

*Ah arrata besa la nouté, eta estaqui equité couai*: Ah arrata besala nouté, eta estaqui equitécouai (Ah arrata bezala nute, eta eztaki egitekuai), "Ah ils m'ont (traité) comme un rat, et il ne sait (ou: je ne sais?) que faire ..." Le début de la phrase est correct mais il semble qu'un participe manque pour accompagner le verbe en ce cas auxiliaire *nute* "ils m'ont". Le mot *arrata* pour "rat" est un pur gasconisme que les lexiques basques ne donnent pas (c'est *arratoin* ou *garratoin* évident emprunt roman aussi), et signale sans doute l'origine de Bidache, dont il sera question plus loin. "Estaqui" (*eztaki*) est normalement une troisième personne de présent au négatif "il ne sait pas", à moins que le suffixe de 1ère personne de sujet transitif *-t* (*eztakit* "je ne sais pas") ait été omis comme il arrive parfois. De même si *eguiteco* (*egiteko* "pour faire, à faire"), ou *egitecoua* (*egitekoa* "ce qui est à faire": la fermeture en semi consonne *-oua-* (*wa*) est courante à l'oral) semble clair en soi, sa liaison sémantique au contexte ne l'est pas, et encore moins avec le *-i* final, même si on peut imaginer un datif sans *-r-* de liaison "egitekoa(r)i" (à ce qui est à faire). L'accent marque pour le français la prononciation du *e* basque qui n'est jamais "muet" comme en français ni donc accentué à l'écrit.

*Broutala, da bortal caina*: Brutala da bortal-çaina (Brutala da bortalzaina), "Le portier est brutal" ou "Il est brutal, le portier". Le poète traduit avec le présentatif "c'est" ("C'est un brutal portier"). Seule la virgule est déplacée entre attribut et verbe, mais elle a peut-être été déplacée par le copiste. Sa place après le verbe *da* ("il est") serait tout à fait normale pour indiquer le détachement oral entre le segment verbal et le sujet mis en valeur: "Brutala da, bortalzaina".

*Erran dereau cerbait gavea*: la traduction du poète montre qu'il s'agit d'une interrogation non ponctuée, et non marquée en basque (en français c'est exactement "Il t'a dit" etc.), et qu'il faut comprendre *gavea* comme une cacographie de *gauça* ou *gausa* ("gauza"): c'est le latin *causa* avec la sonorisation basque de règle à l'initiale. Une autre difficulté est l'auxiliaire *dereau* sur le radical de forme factitive (*\*eradun*). On attendrait donc ici aussi le suffixe de deuxième personne de masculin *-k* "derauc" ou "derauk" pour le datif "à toi", dont c'est sans doute une mauvaise transcription: Erran derauk zerbait gauza "Il t'a dit quelque chose?"

*Eleina emenderaut biga edo hirour on soufflet. Eta son bait ostico*: E beina eman deraut biga edo hirour on soufflet, eta sonbait ostico (E beina eman deraut biga edo hirur on soufflet, eta zonbait ostiko), "Non mais il m'a donné deux ou trois bons soufflets, et quelques coups de pied." Sans la traduction qui suit on ne comprendrait pas le *eleina* initial: c'est le résultat de la mauvaise lecture de *b* dans ce qui était en basque oral *e-beina* "non mais", avec une réduction de la négation *ez* très courante en particulier devant certaines consonnes dans les formes verbales à négation préfixée. Le diphtongue *-ei-* pour le commun *baina* est probablement une marque dialectale. Le verbe *deraut* "il me l'a" devrait intégrer la marque plurielle de l'objet (*derauzkit* ou *derauzta* selon l'usage dialectal), ce qui suppose une langue peut-être mal maîtrisée. Dans le même sens va l'antéposition au mot français "soufflet" (les correspondants basques ne manquent pas) de l'épithète *on* qui est manifestement un calque du français, car sans intention particulière le basque postpose l'épithète, mais en ce cas elle devait porter la marque plurielle *onac/onak*. Le participe *emen* est pour *eman* "donné", puisque en français - mais pas en basque - *en* se prononce *an*.

L'indéfinit *zonbait* lui aussi abusivement coupé est une altération populaire commune dans les dialectes aquitains de *zenbait* "quelque(s)", seule forme présente dans les textes littéraires soignés d'Axular (1643), Oyhénart (1657) etc.

### 3. Les trois Basques et leurs noms.

Le poète "biscayen" s'est présenté à la scène V dans une longue tirade à M. de Floridor chef de la troupe de comédiens, en vantant très haut son "génie" ("Car je suis Biscain, et doué de génie"), comme une sorte de "Matamore dramatique" supérieur à tout le reste, et prenant de très haut, dans son style burlesque, les grands succès du théâtre français, avec une rime amusante qui se retrouvera sous une autre plume:

"J'ay veu tout ce qu'ont fait ces Autheurs admirables.

C'est un Chaos pour nous de choses déplorables.

Rodogune, Cinna, L'Astrate, Agesilas,

Stilicon, Laodice, et l'Andromaque, hélas!

Toutes ces pièces là méritoient, je jure,

Et berne, et double berne en une couverture."

Il se nomme "André Dominique de Jouanchaye", nom formé sur une variante "Jouan" méridionale ou bretonne, plutôt qu'adaptation de l'hispanique "Juan". Elle est inconnue dans l'onomastique basque, et le nom lui-même est dépourvu de la signification toponymique claire de la plupart des noms basques, mais il a l'avantage de rimer avec "Biscaye". Le nom Biscaye, la province basque la plus éloignée de France, résonne souvent à l'époque, tout à fait à tort, comme lié au mot "basque". Il est né à Orduña ("Ordogna"), ville ancienne de la Biscaye intérieure et la "seule distinguée du titre de cité" selon la *Notitia* d'Oyhénart (1656). Voulant être "bénéficiaire" et "se rendre sçavant", il a été reçu "bachelier (...) Dans l'Université de la ville d'Yrache". Irache ou "Santa Maria la Real de Irache" est un abbaye romane de Navarre près de la ville d'Estella, située fort loin de la Biscaye, fondée au Xe siècle selon le même Oyhénart qui avait décrit dans son livre les principales villes et abbayes de la "Vasconie ibérique": "A l'époque de la Renaissance, Irache fut une célèbre université, centre des études de l'ordre bénédictin en Navarre" (*Navarre romane, Zodiaque, collection "La nuit des temps", 1967, p. 47*). On pourrait même comprendre à la rigueur que Jouanchaye avait commencé une carrière monastique, avant de passer dans le monde des lettres et en France. Cette géographie basque lointaine et un peu confuse est l'un des éléments de ce qui pourrait se nommer l'exotisme de la comédie du *Poete Basque* et sans doute du mot même de "basque" dans l'esprit de l'auteur Poisson et du public parisien. Les personnages parisiens de la comédie ignorent eux l'existence même d'une poésie basque. Ils ne connaissent de basque que le "Tambour": "J'ai toujours ouï dire un Tambour de Biscaye, / Et jamais un Poete" dit M. de Floridor, à quoi le poète vantard répond "Ah votre esprit s'égaye / Qu'un bon Poete Basque fait une pièce au jour. / Elle fait mille fois plus de bruit qu'un Tambour." A part ces références rien ne signale dans les propos de Jouanchaye, à la différence de ceux du baron de Calazious comme on l'a vu, son origine basque, hors du petit dialogue de la scène IV, qui lui-même n'a rien de dialectalement biscayen.

Il en va de même pour les deux autres Basques.

"Godenesche" le valet, et aussi le "nègre" de Jouanchaye ("Il se sert d'un valet qui moyennant cent francs / Est Apprentif Poete obligé pour six ans") s'essaie à la poésie française dans le sonnet de la *Boutique* que son patron traite de "salmigondis", d'où un développement culinaire burlesque de sauce, oignons, beurre et vinaigre. Son nom est une déformation, probablement due à une erreur d'audition ou de transcription, du très répandu Goyenette (Goienetxe), "maison du haut", équivalent local des "Casasus, Casadessus, Subercaze" et autres occitans. Le *yod* a été représenté par la dentale *d* qui en est assez proche pour l'articulation, et l'affriquée palatale

écrite habituellement en français *tch*, en basque *tx* (etxe: "maison") par le groupe inhabituel en français *-sch-*.

Bidache enfin, le danseur, selon un autre cliché collé aux Basques non sans bonnes raisons (le ballet classique comporte même un "pas de Basque") porte peut-être le nom le plus significatif, en réalité un surnom d'origine, celui de son pays natal de Bidache. Linguistiquement "Bidache" est une déformation en phonétique romane de l'étymon "Bidaissun" abondamment documenté dans les textes médiévaux, actuellement "Bidaxune" en basque. L'usage de la langue basque s'y est considérablement affaibli au cours des temps, raison pour laquelle cette commune est considérée dans le français régional comme un pays "charnègue", du gascon "charnegou" que le *Dictionnaire béarnais* de Raymond et Lespy traduit par "métis", le situant au Vic-Bilh et ajoutant "terme de mépris". On a vu que le dialogue basque contenait quelques marques, romanisme gascon ou erreurs grammaticales, qui pouvaient résulter de ce métissage linguistique local de ce qu'on nomme en dialectologie basque le "navarro-labourdin".

Mais l'intérêt du nom est dans doute ailleurs. Bidache constitue la "seigneurie souveraine" que la famille de Gramont, qui y a son château depuis le XIII<sup>e</sup> siècle (auparavant il était non loin de là à Viellenave, "Erreiti" en basque), avait obtenue de Henri IV (dont l'une des maîtresses, Corisande, était une Gramont) au cours des guerres de religion, bien que le seigneur de Gramont fût déjà "richomme" dans la Navarre médiévale indépendante avant l'usurpation de Ferdinand le Catholique au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Il n'y a guère d'autre raison pour que ce nom-surnom ait été introduit par Poisson dans sa comédie. Dans le Paris du XVII<sup>e</sup> siècle il devait évoquer infailliblement pour le public la famille des ducs de Gramont, fort bien en cour sous Louis XIV.

C'est une autre question d'histoire et d'anecdote littéraire que de savoir si l'auteur Raymond Poisson avait lui-même quelque relation particulière avec l'hôtel et l'influente famille des Gramont. Celle-ci en tout cas, par Bidache, mais aussi la Navarre, Irache, en arrière-plan peut-être l'œuvre de l'avocat, poète et historien mauléonnais Oyhénart, qui venait de mourir en 1667 dans la charge de bibliothécaire du château de Gramont de Bidache, ouvrait sur un monde basque quelque peu bariolé et exotique dans la littérature française du temps.

Jean-Baptiste ORPUSTAN. Mars 2013.  
 Professeur des Universités honoraire (Bordeaux III).  
[www.tipirena.net](http://www.tipirena.net)

(Une version de cet article a paru dans l'ouvrage *Français et langues de France dans le théâtre du XVII<sup>e</sup> siècle*, Presses Universitaires du Midi, Toulouse 2015, p. 207-204).